

Portrait. Un chantre du Verbe Sacré

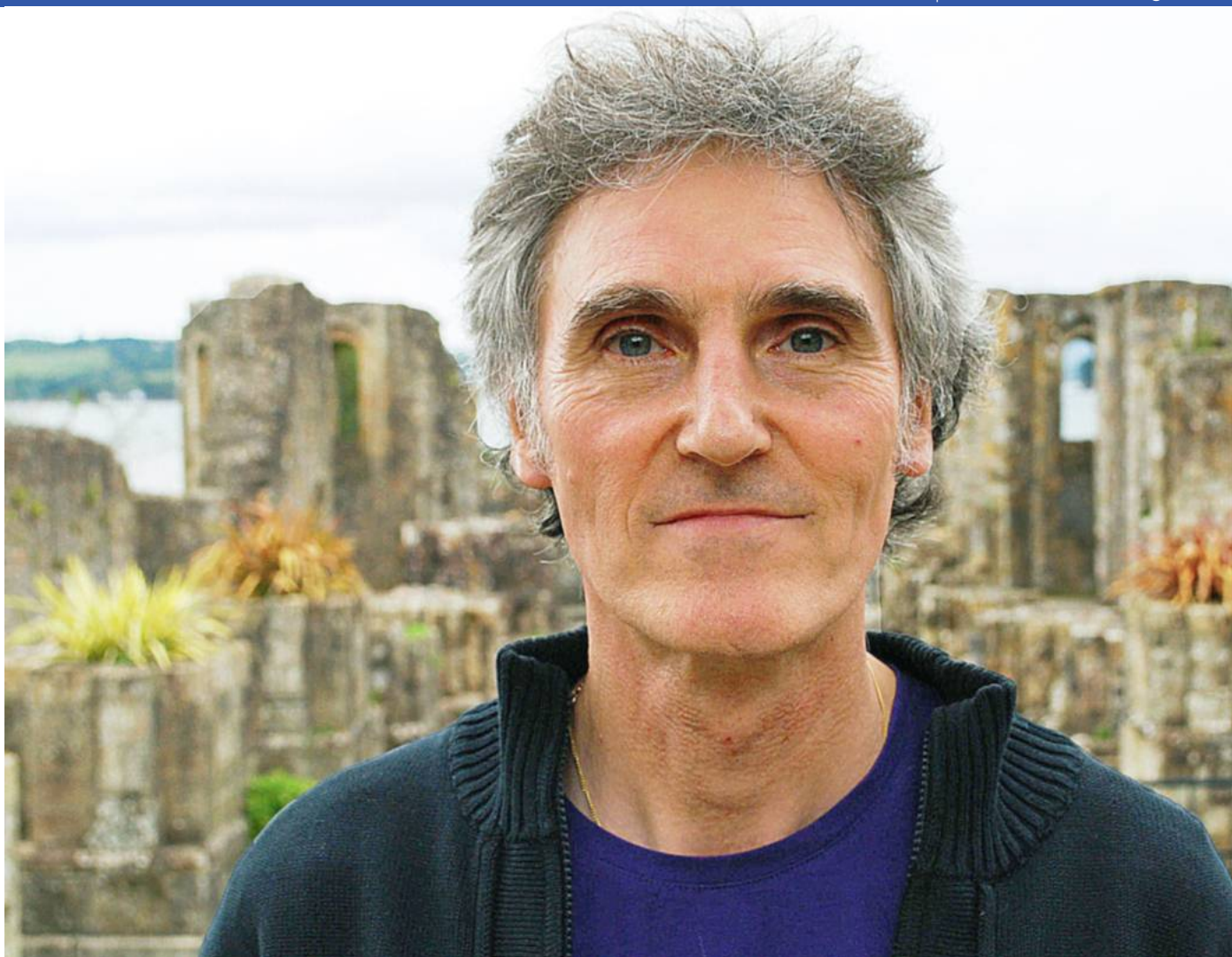
Antoine Juliens organise un festival à l'ancienne abbaye de Landévennec. [Dernière page](#)

Le Télégramme

Depuis trois ans, le fondateur du Teatr'Opera parisien reprend ses quartiers de fin d'été dans les vestiges de l'ancienne abbaye de Landévennec. Durant trois jours, le festival du Verbe sacré met en voix, dans ce petit bijou patrimonial, des œuvres d'inspiration universelle. Objectif : sonder l'homme face à l'univers qui l'entoure.



Photo L. L.



Antoine Juliens. Chantre du Verbe sacré

Repères

Festival Verbe sacré 2012 :

« De l'Obscur à la Lumière », oratorio théâtral d'Antoine Juliens, d'après les œuvres de Jean de la Croix, Rainer Maria Rilke, le Cantique des Cantiques. Avec : Isabelle Maudet, l'ange au chapeau, Antoine Juliens, le prisonnier déchaussé, Jan Debski, le passant incertain.

Jeudi, vendredi et samedi, à 21 h, dans les vestiges de l'ancienne abbaye de Landévennec.

Tarif : 15 € (réduit : 10 €).

Table ronde, samedi, à 15 h 30, autour du thème « Depuis Salomon monte un chant de l'univers ». Entrée libre.

Renseignements au 02.98.27.35.90.

Chaleureux en diable, Antoine Juliens a la passion communicative. Intarissable sur la motivation de l'infinie litanie de ses créations, le metteur en scène a le verbe aussi riche que le geste. Avec lui, une conférence de presse est, en soi, une promesse de spectacle. Le comédien y cite avec ferveur des passages de ses œuvres. Autant de créations que le dramaturge, originaire du Luxembourg belge, déploie sous la bannière de son Teatr'Opera. Structure non conventionnée, cette compagnie parisienne qu'il fonde en 1991 avec sa compagne, la comédienne Isabelle Maudet, promeut la création scénique et théâtrale en collaboration avec les différentes disciplines artistiques : arts plastiques, patrimoine architectural, danse et création musicale, classique et contemporaine. « En œuvrant au contact direct d'artistes interprètes et de compositeurs, Teatr'Opera recherche l'émergence d'une dramaturgie originale de l'espace et du temps scéniques », revendique Antoine Juliens.

Une première à Notre-Dame de Paris

Créateur boulimique, on lui doit notamment, en 2003, la bien nommée « Nuit dantesque », un oratorio théâtral de douze heures, s'inspirant de La Divine Comédie de Dante. « C'était une commande de la ville de Poitiers, avec chanteurs, artistes lyriques, comédiens et instrumentistes. L'Enfer, le Purgatoire et le Paradis, chaque partie durait quatre heures. Aucun spectateur n'a décroché. C'était fantastique ».

Deux ans plus tard, Antoine Juliens est le premier à faire entrer une création scénique à Notre-Dame de Paris. « À l'occasion du cinquantième anniversaire de la mort de Claudel, j'y ai créé un oratorio avec les solistes de l'Opéra de Paris, des comédiens et l'organiste de la cathédrale ». On pourrait encore citer l'opéra « Offenbach on stage » qui, en 2009, tourna un peu partout en Ile-de-France.

Patrimoine « prestigieux »

Depuis trois ans, Antoine Juliens apprécie de « s'échapper » de la vie parisienne pour se plonger dans la sérénité monacale. Cela depuis que le père abbé de l'abbaye de Landévennec, le frère Jean-Michel Grimaud, lui proposa de créer « un événement culturel », en harmonie avec le patrimoine architectural « prestigieux » de l'ancienne abbaye. Édifié au V^e siècle par saint Guénolé, au creux d'une boucle de l'Aulne, le monastère fut dévasté à la Révolution. Pour autant, il a conservé de beaux restes qui, associés à un musée, attirent chaque année des milliers de visiteurs. En 1950, une nouvelle abbaye, où vivent aujourd'hui les moines, naquit un peu plus haut sur la colline.

C'est en 2010 que, sous la voûte étoilée de l'ancienne abbaye, la première édition du Verbe sacré conjuguait les psaumes de David, à travers les textes des poètes Henri Meschonnic et Paul Claudel. L'année suivante, Antoine Juliens fit rimer les voix de Saint-Pol-

Roux, Xavier Grall et Gilles Baudry, le moine poète, en s'inspirant du Jonas biblique, englouti par la baleine. Ce vibrant hommage à la mer et à ses disparus, connu, lui aussi, un beau succès.

Cette année, le nouvel oratorio théâtral d'Antoine Juliens s'intitule De l'Obscur à la Lumière. Jeudi, vendredi et samedi, il fera entendre les œuvres du « plus grand poète d'Espagne », Jean de la Croix, et celle de Rainer Maria Rilke, l'auteur des Lettres à un jeune poète. Œuvres que le metteur en scène relie par la magie du verbe au fameux Cantique des Cantiques.

Questionner l'homme et l'art

L'histoire ? « Des profondeurs du cachot de Tolède, un prisonnier, perclus de souffrances, lance une oraison. Son cri secoue la croûte de la conscience humaine. Un passant paraît, venu quérir la connaissance auprès du prisonnier. Soudain, un ange chute sur terre... », raconte le metteur en scène. Une mise en scène sobre : très peu d'accessoires, de la musique en filigrane et des effets de lumière qui éveillent la « mise en vie » de la parole.

« Que l'on soit croyant ou pas, précise Antoine Julien, le Verbe sacré convie chacun à voir et à entendre des textes chargés d'une grande espérance. C'est cela qui sous-tend tout mon travail : le questionnement de l'homme et le questionnement artistique dans le monde d'aujourd'hui ».

LOÏC L'HARIDON

VERBE SACRÉ 2012 : « *De l'Obscur à la Lumière* »

« Délivrance aux âmes captives ! » (Soulé de Satin, fin)

« Lumière, où est la Lumière ? Qu'elle s'anime au Feu rutilant du Désir ! » (R. Tagore, *L'Offrande lyrique*, 1912).

Drame du Sens et de la « Co-naissance »

« **NESCIVI** » ! Ce premier mot lancé par le P. Abbé de Landévennec en Préface de « **Verbe Sacré** », pourrait nourrir tout un essai sur l'orgueil du SAVOIR, fruit fatal de l'Arbre interdit ! Ce « *je n'ai plus rien su !* » de Jean de la Croix, résume l'extase mystique. Brûlure comme de Paul à Damas ? Après le choc : silence, balbutiements ... une sorte de « k.o ». Il faudra passer « **de l'obscur à la lumière** ». N'est-ce pas le chemin de tout homme ? Du ventre maternel à la mise au monde, un parcours jusqu'à l'étape finale, inéluctable, dont nul ne connaît « *ni le jour ni l'heure*. » De l'obscur de la tombe où se dégrade la matière, que reste-il ? Que faire ? Que dire ? – L'« *à quoi bon ?* » du désespéré ? (Bernanos), le coup de revolver (Montherlant) ? ou plutôt l'ascension spirituelle vers l'Esprit-Lumière, immergés que nous sommes aussi dans le phénomène d'« **amorisation** » ? Ce « **Verbe Sacré** » d'Antoine Juliens recrée une Présence, des raisons d'espérer. Le « **NESCIVI** », efface le prétentieux Credo des Philosophes « *des Lumières* ». Il répond à l'inquiétude, à la souffrance de l'homme « *roseau pensant* », si admirablement formulée par Tagore – artiste et grand spirituel hindou – dans l'élan de son *Offrande Lyrique* : « *Lumière, où est la Lumière ? Qu'elle s'anime au Feu rutilant du Désir !* ». « *In principio erat Verbum (...) in Ipso vita erat, et vita erat Lux hominum...* ». Ce « **Verbe** » du début de tout, « **Vie** » et « **Lumière** », nous fait subir parfois l'épreuve de la Nuit : « **Sacré** », ou « *intouchable* », Présence-distance mais sur un plan d'Éternité !... Platon aurait pressenti ce drame du « **passage** », dans son mythe de notre Caverne-terre, où l'homme ne perçoit que des ombres du Vrai. Voir le Soleil en face, s'exposer à la Lumière, n'est-ce pas se brûler ? Dans l'ordre de l'Esprit, tout Désir, toute Vocation, devraient donc franchir, pour aboutir, l'étape d'un « **Nescivi** »?... Tel apparaît le questionnement d'Antoine Juliens à travers sa troisième édition de **VERBE SACRÉ**.

Paradoxe du comédien, audace du metteur en scène ! Mais aussi preuve qu'à Landévennec, se poursuit, à sa façon, « *l'Ora et Labora* » des Fils de Saint Benoît. « **De l'obscur à la Lumière** », le « *passage* » vécu par Jean de la Croix est toujours d'actualité. Il y a même urgence. Dans sa « *Messe sur le Monde* » de 1923, Teilhard de Chardin nous en propose, sinon une explication, du moins une dimension similaire aussi profondément vécue : « *Au commencement, il n'y avait pas le froid et les ténèbres ; il y avait le Feu. Voilà la Vérité.* » En se lançant dans son *Oratorio*, l'on peut s'interroger. Antoine Juliens a pu commencer – à la manière d'un Pascal – par se mettre à genoux. Il pouvait aussi poursuivre sa longue composition dans l'esprit de Teilhard : « *Esprit brûlant, Feu fondamental et personnel (...) daignez, cette fois encore, descendre, pour lui donner une âme, sur la frêle pellicule de matière nouvelle dont va s'envelopper le Monde, aujourd'hui* ». Englobés que nous sommes dans une « *noosphère* » médiatique étourdissante, quel paradoxe, l'initiale brûlure du « **Nescivi** » !

Oui, dans le face à face avec le Principe créateur, impossible de tricher. La métamorphose de l'être transcende tout discours. Telle est l'expérience de la « **Nuit de Feu** », des êtres d'exception. L'extase d'un Pascal : « *Feu !... Joie ! Joie ! Joie ! Pleurs de joie...* ». On peut gloser aussi sur « *l'Illumination* » d'un Claudel aux pieds de Notre-Dame, qui le marquera à vie. Expérience paradoxale dans le Positivisme triomphant, et si intime que, vingt-sept ans après, il hésitera à livrer son témoignage – composé, il est vrai, juste après la séquestration de sa sœur Camille au printemps 1913. A Noël 1886, les mots faisaient défaut. « *Les larmes et les sanglots étaient venus...* » dans l'émotion des cantiques, des chœurs d'enfants, du « *Magnificat* ». Par-delà tout savoir, « *co-naître* » c'est bien renaître dans « *l'éternelle enfance de Dieu* » : « *in-fans* » ne pouvoir que balbutier : « **Nescivi** » : émotion, mais aussi certitude absolue d'un choc ! Comment communiquer l'indicible et brûlant phénomène ? Les « *illuminations* » de Rimbaud, « *ce grand évasif* » (sic), ce **Passant** « *aux semelles de vent* », avaient provoqué chez son fils spirituel un blocage identique : « *il est presque profane (sic) d'en parler... Je lui dois tout* » (avril 1912). Il faut donc trouver un langage adapté. Or, affirmer comme Hugo, par exemple, que « *le mot, c'est le verbe, et le verbe, c'est Dieu !* », c'est revendiquer l'existence et les pouvoirs d'un « **Verbe Sacré** ». Ainsi, une *Passion* de Bach, ou cet *Oratorio* d'Antoine Juliens peuvent transcrire des expériences intérieures, exceptionnelles, peu perceptibles par le profane. Pour

décrypter ces traces, en faire ressortir leur invisible Feu, il faut un metteur en scène soucieux de servir le spirituel, au plus près du Vrai. Et nous l'avons en la personne d'Antoine Juliens.

Ils sont rares, ces artistes, à ne pas chercher d'abord à se placer « *dans le vent* » publicitaire, à vouloir faire revivre les signes du spirituel, et leurs mystères¹ : extases, épreuves, transcendance ... Antoine choisit trois supports pour rédiger son Oratorio : Le *Cantique des Cantiques*, le *Cantique spirituel* de Jean de la Croix (1578), des textes d'un Rilke (1875-1926), « *l'un des derniers poètes « magiques »* » (sic) (Philippe Jaccottet : *Rilke par lui-même*, 1970). C'est cultiver l'audace. C'est prendre des risques, héroïquement, contre vents et marées, quasi seul contre tous et sans moyens autres que le mécénat des proches. Cet Oratorio inédit, d'ordre spirituel n'a rien d'un théâtre « de digestion », ni de militantisme social. « *Le combat spirituel est plus dur que la bataille d'hommes* » (*Une Saison en Enfer*). Qu'importe ! « *Duc in altum !* » : Prends le large ! Tu mets en scène « *l'Innommable* »². Tu défies le matérialisme ambiant, tu n'es pas seul ! Miracle ! À Landévennec, ça va marcher ! Le public existe, qui dépasse les facilités touristiques, le « *divertissement* » : il n'a pas hésité à venir, parfois de loin. Le voici, attentif dans la nuit. Antoine bénéficie, et chacun le ressent, d'un cadre inspiré, d'une équipe petite, mais volontaire et soudée. Animée des mêmes forces et des mêmes talents, qu'il s'agisse de profération, de gestuelle, ou de la nécessaire virtuosité technique pour musiques et lumières qui font partie du « *jeu* », la petite troupe va gagner la partie. C'est à ce prix, que l'on triomphe de « *l'obscur* » – et d'un persistant obscurantisme :

« *Ami du silence, au-delà de la nuit, bientôt se hissera le jour !* »

Ressens combien ton souffle agrandit l'espace. »

Situation : contextes et actualité

« *Nescivi* » ! Trois syllabes, tels ces « *Instants de Préface* » de Gilles Baudry (o.s.b.), ouvrent le jeu, comme en « *pro-vocation* » ! Que transcrit donc cet Oratorio ? Embarqués, nous souffrons d'une Absence. Oui, « *il y a toujours quelque chose d'absent qui me tourmente* », écrit un génie qui ne passe pas pour mystique, Camille Claudel. Un Amant, le « *Fugit Amor* » ? Pas seulement ! Mais ce Dieu « *sensible* », inséparable d'une soif d'Absolu, qu'on soit artiste, moine, ou de telle Obédience philosophique !... Jean de la Croix, et quelques mystiques (Hildegarde de Bingen, François d'Assise, Thérèse d'Avila, Ch. de Foucauld, Massignon, Padre Pio...) que de « *frères humains* » auront vécu ce « *cœur à cœur* » lié au divin !... Docteurs, dogmatistes, philosophes du « *Cogito* », du « *Dubito* », que de Manifestes et Credos, de discours et méthodes ! Mais ces « *modernistes* » d'un temps, nous donnent-ils les clefs pour rencontrer le Vrai ? « *Je suis celui qui est* », dit Dieu, mais tel le Bien-Aimé du *Cantique*, il fuit, insaisissable. Ce Dieu Aimant ne se capte pas par formules. Il envahit plutôt, comme la Mer, ou brûle, comme un coup de soleil. Dans ce coup de force de l'Esprit contre les « *positivistes* », tous ceux qui « *savent* » et réussissent, Antoine Juliens eût été applaudi par Claudel. Les « *habiles* », les « *logiciens* », les puissants de notre Civilisation, furent souvent suspects, parfois dictateurs de la pensée. D'où la solitude d'un Ionesco, (*Rhinocéros*), d'un Saint-Exupéry : « *la logique démontre tout... les divisions, une fois admises, entraînent tout un Coran de vérités inébranlables et le fanatisme qui en découle... La vérité, ce n'est point ce qui se démontre, c'est ce qui simplifie. A quoi bon discuter les idéologies ?* » (*Terre des Hommes*, VIII). « *Si j'avais la foi, il est bien certain que... je ne supporterai plus que Solesmes* » (Lettre au Gl X, 31-VII-1943). Dans son pseudo-Progrès, notre « *Modernité* » a perverti le Logos primordial. Que penser du cancer galopant des « *logos* » : « *twitter, iPad, YouTube, Google, Wikipédia, SMS...* » ? À l'inverse, l'Oratorio s'appuie sur le souffle du Verbe Sacré pour montrer la voie « *de l'obscur à la lumière* ». Aux cerveaux formatés, il glisse : « *je n'ai plus rien su* » ! Folie, comme le coup de foudre de Damas ! Or, un public existe, par delà une déconstruction du Verbe, un foisonnement de phonèmes barbares, de slogans « *bien-pensants* ». Beaucoup restent en quête non de « *l'avoir* » mais de « *l'être* ». Le

¹ – « *Le mystère de la Conversion de Claudel* », par exemple, créé par Antoine Juliens à N.D. de Paris le 1^{er} mars 2005, pour le cinquantième anniversaire de la mort du poète.

² – Titre du roman de Beckett (1953). Nihiliste, il va plus loin, c'est-à-dire plus bas que dans « *Malone meurt* » (1952). En 1953, le texte se réduit à des mots, saccadés, à la répétition du non-sens. C'est un rythme qui bat comme un cœur ironique : mots-pantins, clowns qui n'en finissent pas : « *ce sont des mots, il n'y a que ça, il faut continuer.* » On dirait qu'entre « *MOT* » et « *MORT* », il n'y a que l'écart de la lettre « *R* », signe, pour Claudel, de « la jambe tendue en avant », de ce qui roule, roue, rouet... Dans *Malone meurt*, subsistait encore ce pseudo-personnage à la fois « *mal et seul* ». Il est encore dans l'humain, puisqu'il « *MEURT* », conformément au Destin !

« *nouveau roman* », le théâtre de l’Absurde ont vieilli. La scénographie exhibitionniste d’Eros et Thanatos, des gymnastes agités, des subventionnés de l’impudeur, finira par lasser.

Un public de plus en plus nombreux vient chercher l’exigence : faire silence, se laisser pénétrer par le « **Verbe Sacré** ». Voici près de cinq siècles, Jean de la Croix (1542†14-XII-1591), faisait l’expérience du Divin. Il en est habité, il veut restituer dans l’Ordre carmélitain, la pureté christique des origines, concrétiser cet idéal dans le sillage de Thérèse, rencontrée en 1567. Les épreuves se multiplient. Le voici proche du « *Nada* ». Il accepte d’être le disciple du Crucifié au « *Rien* » de la Croix. Contre toute logique, il accepte tout. N’est-il pas dans la main de Dieu ? De cette Nuit mystique, jaillit son *Cantique Spirituel*. Paradoxe ! Pour qui vit dans l’Amour, la parole se meurt. « *Je vis sans vivre en moi, / et de telle façon aspire, / Que je meurs de ce que je ne meurs.* » Réformiste brûlant, il persiste à fustiger les compromis, les tiédeurs monastiques. Il affronte sa hiérarchie, non en « *Résistant* », mais en lutteur. De sa prison de Tolède en 1577, il s’évade au bout de 9 mois. De cette « *Nuit mystique* » jaillit son *Cantique Spirituel*. Toute son œuvre est vécue. Rien de doctoral ! Bientôt, les humiliations, les épreuves en tous genres auront raison de sa santé. Qu’importe ! « *La vraie vie est absente !* » Dans les souffrances, il rejoint son Dieu d’Amour. L’Amante du *Cantique* – l’âme aimante – épouse ainsi son Bien-Aimé : « *en moi moribond j’étais, et en toi seul respirais* ». Monter vers l’Union mystique, c’est traverser la Nuit. « *Vive flamme d’Amour* », le titre est éloquent !

Structure : quatre temps.

I-L’Exil : deux personnages, un climat de désespoir, d’absurdité comme dans Beckett. **Le Prisonnier** se débat dans les ténèbres où toutes les lumières qu’il tente d’allumer « *s’éteignent aussitôt* ». Un Étranger,³ **le Passant Incertain**, « *cœur d’amour très malade* », se traîne avec son bagage, et une échelle comme pour fuir ou mendier on ne sait quoi. Il écoute les plaintes du Prisonnier, et semble y trouver une fraternité, une identité : « *ce que tu dis m’ouvre à ce que je suis.* »

II-L’Enseignement : L’Ange apporte un message de Salut. Aux deux êtres désespérés, les paroles pénétrantes du *Cantique des Cantiques* redonnent espoir, « *comme si tout annonçait la venue d’une amante* ».

III-La Pauvreté est exaltée par l’Ange. Dans les villes maudites, « *les pauvres sont aussi muets que choses ! ... dans la nuit rôdent telles des âmes en peine* », gémit **le Passant**. Il faut donc s’évader par le haut, comme le montre le jeu symbolique des échelles. Le **Prisonnier**, aidé du **Passant**, « *dresse l’échelle, « l’enracinant » (sic) dans le sol* » si bien que « *le haut semble se fondre dans le ciel de nuit* ».

IV- Fragrance. Le terme suggère l’immatériel, moins un lieu qu’un milieu vaporeux⁴, ou plutôt un état de transcendance, de vibrations, d’ondes paradisiaques. L’Ange revient au dialogue du *Cantique* biblique, les trois voix s’entrecroisent d’appels amoureux : climat d’érotisme oriental suggéré par Salomon et la magie du Liban. On vit dans la « *montée du ‘désir désirant’ (sic)* », jusqu’à une sorte d’extase mystique. Le **Prisonnier** et le **Passant** s’effacent, comme délivrés de notre « *condition humaine* », des limites de l’espace-temps. Puis l’Ange est seul. Finis, l’Exil, les déchirements, les épreuves du monde et de « *l’obscur* ».

« *Elle est retrouvée !— Quoi ? —L’Éternité !* » (Rimbaud). L’Oratorio a fonctionné comme cette « **Invitation au Voyage** » dont rêvait, sans jamais pouvoir l’atteindre, le poète : « *les plus rares fleurs/ Mêlant leurs odeurs/ Aux vagues senteurs de l’ambre.../ La splendeur orientale,/ Tout y parlerait/ À l’âme en secret/ Sa douce langue natale...— Là, tout n’est qu’ordre et beauté,/ Luxe, calme et volupté.* » « **LUX** » ! Un univers de FRAGRANCE qui met fin à l’EXIL !

Dès la première scène (*l’Exil*), le mystique apparaît dans sa geôle de Tolède. Il dit son « *pitoyable vivre* », et répète un étrange refrain : « *je meurs de ce que je ne meurs...* ». Il appelle l’Aimé : « *Oh, Amour !... Aimé jusqu’à la mort d’amour !* ». Peu de mots ; son va-et-vient évoque l’exil insupportable comme d’une bête en cage. Il s’écroule : « **Rien ! Rien ! Rien !... jusqu’à laisser ma peau et le reste pour lui !** » Oui, c’est

³ -Baudelaire, dans le premier poème (en prose) de *Spleen de Paris*, donne de « **l’Étranger** » un portrait saisissant, non négligeable pour approfondir un contexte existentiel. Il ne fut pas sans influencer Camus, passionné de vivre et d’aimer, un temps prisonnier dans un pneumothorax. Il commence alors « *La Mort Heureuse* », récit qui sera publié posthume. On sait qu’il oscille entre le « *tout est Grâce* » et le « *rien n’est juste* », et qu’il transposa à la scène « *La Dévotion à la Croix* », de Caldéron (1633).

⁴ -Thème original ! Il serait curieux de confronter ce choix des éléments à cette Méditerranée vinaigre, au goût délicieux de malvoisie, dont Claudel fait le milieu paradisiaque final du *Soulier de Satin*.

bien « *l'obscur* », le douloureux vécu du drame existentiel. L'homme, « *Homo Viator* », subit douloureusement sa destinée : « *la Mort et l'Amour s'en allaient vers Madrid* » (Montherlant). Mais ici, l'Amour l'emportera.

Ce « *mal-être* » de l'homme absurde se retrouve dans le premier drame du jeune Claudel : même déploration d'un vide, d'un « à quoi bon vivre ? » chez le « **Passant** ». Dans *Tête d'Or*, drame tout de désirs et de violences, interviendra aussi une sorte d'Ange. Une Princesse souffrante tentera d'apaiser le solitaire, puis le Roi mourant. Sur un mode tragique, elle incarne la « *Grâce aux mains transpercées/ Douce comme le dernier soleil !* ». Le présent Oratorio peu à peu s'ouvre au spirituel. On peut en apprécier l'évolution. Au départ, la condition des Exilés n'est pas sans faire écho au cri initial du personnage claudélien :

« Me voici,
Imbécile, ignorant,
Homme nouveau devant les choses inconnues (...)
Qu'est-ce que je suis ?
Qu'est-ce que je fais ? qu'est-ce que j'attends ?...
- Et je réponds : je ne sais pas ! et je désire en moi-même
Pleurer ou crier,
Ou rire, ou bondir et agiter les bras ! » (Cébès, *Tête d'Or*, acte I)

Le drame est tracé : un personnage figé, prisonnier de soi-même, privé du « *vouloir vivre* », chrysalide en attente de métamorphose. Conquérir ou mourir ! Au départ de l'Oratorio mystique transparaît un schéma similaire. Vivre, c'est « *faire des choses avec l'angoisse* » (Rilke à son amie Lou, 1903). Même conception chez le grand metteur en scène Jean-Louis Barrault : « *le bonheur est la suppression de l'angoisse* » (*Souvenirs pour Demain*). À sa façon, le **Passant** témoigne de cette absurdité de vivre : « *Je ne comprends rien ! Ma bouche, comme une blessure, ne demande qu'à se clore. Mes mains, collées à mes côtés, sont comme des chiens...* ». Il reformule l'éternelle question du sens : « *de quels instruments sommes-nous tendus ?* ». Peut-on vivre hors de l'Amour, divin ou humain ? Les raisons de vivre viendront d'en-haut, de l'Ange et des dialogues du *Cantique des Cantiques*. Aux « *engloutis* » que nous sommes parfois, l'**Ange** promet : « *au-delà de la nuit, bientôt se hissera le jour ! (...)* Tous les dragons de notre vie sont peut-être **des princesses en attente** de nous voir resplendissants et courageux./ Toutes choses qui effrayent ne sont peut-être que choses **en attente de délivrance** ».

Ainsi, puisqu'intervient l'échelle pour que le jour « **se hisse** », l'Oratorio offre paroles, images, chants comme **marches à gravir** : le poète ne peut s'élever sans mots, le sculpteur sans l'argile ou le marbre, et le mystique sans la prière, souvent dans *l'obscur* du silence, la Nuit. Toute œuvre, toute vie, sera-t-elle jamais achevée, dans notre quête, consciente ou pas, d'éternité ? L'artiste, même miséreux ou « *maudit* », n'est-il pas alors le frère du « *mystique* » ? Que d'exemples ! Sans se borner aux « *romantiques* », ou à Camille Claudel, il y a des Van Gogh, des Artaud, Verlaine et ce jeune Rimbaud en qui se croisent *Une Saison en Enfer* et *Illuminations*. Sur ce chemin « *de l'obscur à la lumière* », *Prisonnier* ou *Passant*, tu as besoin d'un chant de marche. Est-ce un hasard, vraiment, si Antoine Juliens choisit Landévennec, ces sentiers obscurs, ces voies perdues au fond de la Bretagne ? Son Oratorio poétique, vaste clameur vers l'infini, appelle, épouse des Présences. D'abord la Mer, proche, silencieuse, insondable, inépuisable, lance un signal. « *Souffle de mer du gouffre originel !/ Vent de mer qui de nuit vient, pour qui viens-tu ?* » questionne le **Passant**. Cruelle ou maternelle, la Mer joue son rôle, aujourd'hui comme dans l'« *Ex-Voto à Jonas* » de 2011. Cette Poésie, « *médium entre le chant religieux et le cri* », reprend comme la houle, en profondeur, le grand souffle vital. L'auteur déroule le drame existentiel permanent : l'option entre terre et ciel. Élever l'âme « *vers le ciel... ouvrir la bouche du désir !* » Passion à suivre !

Dramaturgie du « passage »

L'homme, cet incarcéré sur Terre, peut et doit espérer. « *De l'obscur à la Lumière* » ! L'intitulé suggère élévation, métamorphose : passage ou Pâque. « *Délivrance aux âmes captives !* » Là aussi, nous

sommes dans une dramaturgie de libération. L'œuvre intense et exigeante d'Antoine Juliens a trouvé en l'abbaye de Landévennec un cadre exceptionnel, et porteur. D'emblée, la scénographie met en évidence la structure d'une « *montée* ».

Dans l'attente, et le noir, silence impressionnant. Le lieu est imprégné d'un passé millénaire : prières, chants, cris figés à jamais dans la pierre, ou enfuis par des fenêtres sans vitraux... On songe aux aléas de l'Histoire plus proche : abbayes devenues prisons, églises brûlées, avec femmes et enfants, génocides (Vendée, Oradour.... Flux et reflux des Civilisations !... Brûlante actualité ! Et la Mer, témoin des eaux primordiales, dans sa « *fonction sublime de berceuse* », joue mystérieusement son rôle. On se sent enveloppé de présences. L'invisible, devenu sensible, tout est prêt : l'Oratorio peut projeter ce pont vers « *la Lumière* ».

Le spectateur, j'allais dire le pèlerin, dans ce Patrimoine lié à des valeurs historiques et spirituelles, ne peut que se mettre à l'unisson du thème d'Antoine Juliens. Souvent venu de loin, jusqu'à ce presque « *bout du monde* », il baigne dans la mouvance de la soirée crépusculaire. On vit en communion dans le vaisseau porteur que redevient l'abbatiale. Tout autour, la Mer se fond dans les ténèbres d'un ciel d'encre. La nef se recueille, berceau du « *Verbe Sacré* », pour la troisième année. On se laisse alors pénétrer par le langage originel, le drame et le miracle de la Vie : appels désespérés vers un amour, et chants de tendresses partagées. À la recherche d'une unité, dans une « *Paix Profonde* »... Le cadre, la clémence du ciel, le talent des acteurs, le thème... tout va nous initier à « *la Lumière* ».

Deux personnages portent une échelle, qu'ils planteront. L'Arbre-poteau de la Croix poussera ses racines « *de l'obscur à la lumière* ». Le Désir se veut ascensionnel et immortel. Nous ne sommes pas des engloutis vivants qui rampent comme des rats, ou ensevelis dans des « *poubelles* », des « *jarres* » (*Oh ! les beaux Jours* » (1963) ou le « *tunnel* » à trappe ou cheminée. Ces personnages-épaves de Beckett cherchent à « *tuer le temps* », ou profèrent des bribes de mots espérant une rapide et indolore « *Fin de Partie* » (1957). Antoine Juliens donne les clefs de la « vraie vie » : l'**Ange** descend de sa colonne pour écouter le « **Passant** », partager sa misère. Ange féminin, source de Vie, j'allais dire « *Souffle* » et chant, image d'Anima, la Sagesse, de Marie médiatrice de l'Amour créateur.

Isabelle Maudet incarne à merveille l'Ange : beauté, tout en finesse, aérienne et subtile, sans les gesticulations modernes de pantins désarticulés : « *mes bras ?... mes seins ?...* », délire Winnie, après avoir ironisé : « **Salut, sainte lumière** » (*Oh les beaux jours !*).... À l'inverse des êtres « repoussoirs », elle fascine. Elle est au cœur des moments forts. Par exemple quand elle dispose des îlots de lumière dans le chœur, balises contre « *l'obscur* », cantique d'Espérance L'Ange-Amante-Aimante, âme-sœur en quête du Bien-Aimé, semble avoir mission d'apaiser la souffrance de l'Absence. L'Oratorio, s'appuie largement sur le duo d'amour du *Cantique* sublime qui inspira Jean de la Croix. Il n'a pas pris une ride depuis 2500 ans : Isabelle en profère de longs passages. Croyant ou athée, moine fervent, gyrovague ou clochard, l'homme se laisse envahir par ces énergies créatrices, ou bien sombre.

Au départ, le **Passant incertain**, l'Étranger semble aller au hasard. **Jan DEBSKI** qui l'incarne va se débattre au sol, désespéré. Mais il ne tue pas le temps, « **en attendant Godot** » (Beckett, 1952) qui ne viendra jamais. Pas d'humour noir ! La souffrance est réelle puisqu'il est en « *Exil* ». Or, ce **Passant** est en quête de l'autre, envoyé par quelqu'un vers le **Prisonnier**. Il répète la parabole de l'Arbre isolé qui a besoin d'un Maître pour produire et cueillir ses fruits. Il l'écoute, il va s'accomplir, car peu à peu un dialogue s'engage.

Ainsi, l'auteur récuse le plongeon dans la boue, l'engloutissement morbide dans les sables. Il n'y aura pas l'appel ironique, lancinant, et sans réponse de Godot. De même, rien du lyrisme ironique de « *Oh les beaux jours !* » Le **Prisonnier** souffre, mis à l'épreuve dans sa geôle, mais ne court pas au néant, pas plus que le **Passant**. Dans la « *Nuit obscure* » le mystique épouse volontairement l'Amour crucifié. Il se « *relie* » à l'autre. Dépouillement scénique, certes, et il n'y a au départ que deux personnages. Mais l'Oratorio se situe aux antipodes de cette tonalité sinistre de Winnie et Willy, d'une morbidité cultivée par un théâtre de déstructuration. On ne tourne pas en rond dans un existentiel infernal. Loin de là !

La Lumière va percer : un **Ange** se rapproche du misérable, va partager son quignon de pain, et, près de son banc, le dévorer. L'Espoir peut naître. Entre l'espace-temps de notre « *condition humaine* » et

notre « *soif d'éternité* », certes, il y a déchirure. Mais subsiste l'Amour, et un Désir d'Amour ! N'est-ce pas le message ultime de l'Ange-Aimant ? « *Fuis mon amour, et fais-toi pareil au cerf (...) au-dessus des montagnes de parfums.* » Ce « *fuge dilecte mi* » biblique revit dans la *Cantate à trois Voix* de Claudel (1911): « *il y aura toujours matière à ce **désir dévorant**, insatiable, qui est au fond de notre nature, et si nous devons le perdre (...) ah, nous l'envierions à l'Enfer !* » (Lettre, 1922).

Trois structures majeures

Le vécu d'un drame spirituel, à la fois historique et intemporel; **la musique** ou le chant, acteurs complémentaires de la gestuelle; enfin, **la tension verbale**, une poétique qui donne tout son sens à l'appellation « **Verbe Sacré** ». Cet « **événement** » révèle magistralement un drame intérieur, différent d'un « **Festival** » pour touristes en mal de divertissements. Ainsi, l'abbatiale revit, dans son sens initial. Vandalisée par les Vikings en 913, elle dresse vers le ciel les granits rougis de piliers fondateurs; les colonnes de l'abside s'élancent toujours vers le ciel noir. Une échelle, immense, étrange dans ce lieu, symbolise l'aspiration de l'Amour pour triompher du Mal.

De l'historique, du personnel, mais tout cela rejoint l'universel. L'auteur convoque Rilke. Poète-voyageur, quasi apatride – un temps secrétaire et conseiller de Rodin (en mars 1901 il épouse Clara, une de ses élèves) – il parcourt l'Europe et l'Espagne, toujours en quête d'Absolu. Il a pu inspirer le personnage du « **Passant incertain** ». Des séquences de ses poèmes s'entrecroisent avec les deux supports majeurs de l'Oratorio : le *Cantique des Cantiques* attribué à Salomon (-970-931) et le *Cantique Spirituel* de Jean de la Croix (1542-1591). Le Prisonnier souffrant, principal protagoniste, est bien le Carme emprisonné dans la geôle de Tolède en 1577 – dix ans après sa rencontre avec Thérèse d'Avila – torturé, humilié jusqu'à la mort par ses Frères qu'il voulait réformer.

D'emblée, la scénographie d'A. Juliens focalise sur la structure dramatique de la « *montée* » et du « *passage* ». On l'a dit, les spectateurs, plongés dans le noir de la nef, sont d'abord fascinés par cette échelle insolite. Superbe trouvaille scénique que cet instrument insolite ! On ne lui compte pas 36 degrés, mais 30 ou 31. Inachevée peut-être, mais elle se perd vers les étoiles. Pas de toit, mais le ciel ! Elle renvoie au songe de Jacob : des Anges, entre ciel et terre, vont et viennent sans cesse, avant cette « **lutte avec l'Ange** », toute la nuit. De fait, le troisième personnage, est **l'Ange** mystérieux, d'autant qu'il porte un chapeau noir. De notre monde obscur, peut-être ? Des fûts de colonnes de pierre, encore dressés vers le ciel appellent à l'élévation : triompher par l'Amour des geôles et des persécutions. Brûlante actualité ! « **De l'obscur à la Lumière** », le titre, à lui seul, crie la nécessité d'un passage, d'une métamorphose, d'une Rédemption, d'une ascension salvatrice. La dramaturgie se fonde sur cet invariant de notre « *condition humaine* » captive de ses contradictions, ses dualités : présence-absence, visible-invisible, temporel-intemporel... Le salut viendra du Messager céleste : une Grâce !

Que de **paradoxes**, en effet ! Quelques exemples.

D'une part le mystère de l'union mystique avec le Crucifié. Si Jean ne reçut pas les stigmates, comme François d'Assise ou Padre Pio, il cultive, ici, un idéal « *doloriste* », qui peut étonner de nos jours. C'est le paradoxe du chrétien « *fou d'Amour* » : « *Aimé jusqu'à mort d'amour !* ». Jusqu'à s'identifier à un Dieu crucifié. « *J'ai versé telle goutte de sang pour toi* » (Jésus à Pascal). – Ici, refrain du **Prisonnier** : « *si plus je vis, plus je meurs* » ; ou en plus clair : « *je vis, oui, de ce que je ne meurs* ». Si donc Dieu « *d'épreuves nous arrose* », c'est pour hâter la Rencontre, fusion brûlante avec l'Aimé ? Mourir au monde !

D'autre part, des **accents** prophétiques très actuels (Temps III). Le **Passant**, comme **l'Ange**, dénoncent la civilisation matérialiste qui exalte les riches et méprise les pauvres. Diatribes bibliques, de Prophètes et Réformistes : « *Entends-moi, les grandes villes sont maudites ! (...) Les grandes villes n'ont rien de vrai. (...) Les riches ne sont pas les riches... Le temps des riches a passé* ». Sodome, Babylone... et que de villes aujourd'hui ! Que « *les pauvres restent pauvres* », même s'ils « *échouent à la dérive* », « *épaves* », « *pestiférés* » ! « *Car la pauvreté est comme un grand soleil au fond du cœur.* » Paradoxe de la « *folie de la Croix* », d'un Saint Paul, renversement des valeurs chanté dans le *Magnificat* ! « *Nous cavalons après ce qui brille* » !

Paradoxe, enfin, du Salut : c'est à travers la Nuit, au plus dur de la geôle que se révèle la Lumière. L'Acte I se passe dans l'épreuve et la Nuit, mais au dénouement s'épanouit la **Délivrance**. Voici l'univers de « **FRAGRANCE** » qui transcende les formes : les Amants, figure anticipée des « *corps spirituels* », ne cessent de chanter, de vibrer. Baisers, tendresses, appels amoureux s'échangent... Le poète fait appel aux images d'Eros pour évoquer des extases mystiques. Après la Nuit, les Ressuscités envahissent de chants la Jérusalem céleste. Éternel printemps de l'Amour : « *la source qui jaillit malgré la nuit !* ».

Instants d'émotion.

Les flux sonores, ne sont pas des « *illustrations* », souligne Antoine Juliens (p.21), des accompagnements, mais des « *acteurs* » en soi. Ils marquent l'évolution du drame, l'épreuve d'une « *montée* », la progressive « *transformation intérieure* ». D'où cette échelle de... Jacob pour suggérer le double mouvement des Anges, puis la Lutte. La scénographie fera fonctionner trois échelles. On mesure l'écart entre les deux personnages : **le Passant incertain**, voyageur chargé d'un sac et d'une échelle, qui se débattrait à même le sol, et **le Prisonnier** qui grimpera très haut pour délivrer, livre en mains, un « **Verbe Sacré** », parfois en latin, curieux moine-prêcher, tandis que **l'Ange**, posée entre terre et ciel, assure son message.

On aura vécu, autant que la parole, le langage du musical et du lumineux : de l'allumage plus ou moins vacillant des feux jusqu'aux projections vives des rayons. La flamme, tantôt veilleuse, tantôt fulguration n'illumine pas seulement les trois acteurs ou les visages, mais les colonnes, les fenêtres, dans une symbolique d'ouverture et d'ascension ... Elle peut aussi incarner l'âme en travail, menacée du « *vent mauvais qui l'emporte, de ça, de là...* ». On ne peut échapper à la structure dramatique : Nuit/ Lumière. Pour franchir les épreuves « *l'obscur* », il faut « *la forte flamme fulminante* », le Feu de l'Esprit, et l'effort incessant vers la Verticalité. Le drame est sous-tendu, constamment, par une scénographie du spirituel, dont **l'Ange** est « **Porte-Lumière** », certes de noir vêtu, mais anti-« **Lucifer** ». Il suffit d'observer son visage éclatant.

L'identité de l'Ange féminin ? On peut s'interroger. Le personnage n'est pas un figurant, ni une allégorie. J'y verrais ANIMA, celle qui chante, discrète derrière la porte, le Cantique au Bien-Aimé, ou du Bien-Aimé. Discrète, mais centrale, elle est aussi Sagesse et Force, Mère du **Verbe Sacré**⁵. Certes, « *Le Verbe est Lumière !... Il était « au commencement... »*. Mais la Sagesse aussi est Principe : « *dès l'éternité... établie* » (Pr.VIII,23). D'où l'éloge de Salomon qui l'élit comme épouse : « *reflet de la lumière éternelle... plus belle que le soleil... surpasse toutes constellations... Elle l'emporte sur la lumière* » (Sag.VII,29)... Ces images, sommet des chants bibliques⁶, convergent vers **l'Ange**, préfigurent la Grâce, et Marie « *belle entre toutes...* ». **L'Ange** joue donc la fonction centrale, préside aux moments forts, jusqu'à nous fasciner par le bouquet final d'un « jeu » inattendu. Alors, est sublimé tout « *l'obscur* » inhérent à l'humain.

À la fin, retour dans le noir, long silence : avant d'applaudir, chacun, lourd d'images, comme envoûté, retient son souffle. La dernière scène, libérée de paroles, d'une gestuelle saisissante, tient du liturgique. Descendus de leur échelle, **Passant** et **Prisonnier** s'effacent. **L'Ange**, seule visible au milieu des flambeaux, va chercher dans « *l'obscur* » un **mystérieux coffret** de bois sombre, précieux à coup sûr ; elle l'élève, le transporte religieusement, à pas comptés. On s'interroge. Reliquaire, Arche d'alliance en maquette, cercueil miniature, urne sacrée, boîte à parfums ?... Quel trésor, ou quel vide l'emplit ? Avec lenteur, elle en fait l'ostension solennelle, puis le repose à ses pieds, au centre. Elle l'ouvre, y plonge les deux mains qu'elle élève doucement jusqu'au visage. Sur chaque joue, s'imprime alors une vaste auréole d'un blanc lumineux, plus éclatant même que son visage. Dans le silence s'élève une voix pure, angélique. Elle s'amplifie longuement, à la limite du déchirant. Quelle émotion ! Plus de geôle, d'échelle, ni de matière, mais dans l'obscur, deux cercles de lumière sur un visage ! Une transfiguration, d'où émane comme un baume céleste. On pressent une mystérieuse Présence : nous voici transportés au seuil d'un monde neuf.

⁵ -Hypothèse confortée par la thèse de Dominique Millet-Gérard : « *Anima et la Sagesse, pour une poétique comparée de l'exégèse claudélienne* », Lethielleux, 1990, 1190 p.

⁶ -Bible de Jérusalem, (éd.Cerf, 1998) *Sagesse*, chap.VII & VIII, p.1231 ; *Apocalypse*, Épilogue, XXII,17 : L'Esprit et l'Épouse disent : « *Viens !* » (p.2380)

« *La poésie part du silence et retourne au silence !* » (Rilke). Sans doute, mais quel long cheminement ! Au tout début, le public plongé dans le noir, brutalement se trouve agressé par des bruits fracassants : musique moderne insupportable, un tonnerre de tous les diables ! Une escadrille de la base toute proche passerait-elle en vrombissant sur nos têtes ? Menace ? Où sommes-nous ? Que faire ? Sommes-nous sur ou sous terre ? À la fin de la pièce, un ange passe : Lumière, voix céleste, une Paix « *sensible au cœur* ». **PAX ! LUX !...**

Acteurs et perspectives

Alors, applaudissons le jeu des trois acteurs. Prouesse du par cœur, maîtrise de ces chants difficiles dans leur lexique, leur syntaxe, leurs rythmes variés, de l'exclamation aux longues strophes. **Isabelle Maudet** est-elle lauréate de la Comédie Française ? Je l'ignore, mais quel talent ! Ses déplacements, sa gestuelle, une voix pure et fluide, ces talents ont parfaitement servi ce bel et difficile Oratorio. Il n'est pas évident de transcrire les chants du Cantique et de Jean de la Croix. Comment maîtriser et faire recevoir ces trésors stylistiques dans leur variété ? L'anaphore, le répétitif d'images exotiques (l'Orient, de la profusion royale au bucolique), le passage du descriptif à l'invocatif, et ces dialogues, à la fin surtout, qu'il a fallu cadrer : silences et relances entre les partenaires, **Antoine Juliens** et **Jan Debski** ! Tout ce Verbe harmonisé par les meneurs invisibles du jeu des sons et des lumières, de la régie : **Loïc Bertho**, **Jérôme Bompain**, sans compter la mise en mémoire par **Pascal Faure**. Il fallait ces compétences infaillibles pour servir une dramaturgie magistrale, réussie, une fois de plus par Antoine. Dans cette nouvelle aventure, il s'est jeté à corps perdu : un risque pris, trois soirs, trois ans de suite sur le Destin. On pense à ces aventuriers qui vont jusqu'au bout de leur course en mer, ou de leur ascension à mains nues. On suit l'étoile, on affronte les éléments, un milieu hostile, sans être sûr du retour. Quelle épopée !

Mais à chaque soirée, les apartés du public, puis La « *table ronde* » qui suivit, fournirent réponse. Sans emphase, parfois bouleversés, plusieurs manifestèrent leur émotion. Verbe Sacré mérite son nom – Institution désormais bien ancrée dans le rayonnement culturel et spirituel de l'Abbaye–, et s'harmonise avec la vie monastique. Le Père Abbé, **Jean-Michel Grimaud** a souligné dans sa Préface, non seulement l'actualité du *Cantique du Cantique*, mais l'avenir du « *geste littéraire et théâtral* » qui le portait.

La table ronde confirmait la valeur de l'événement. Autour du médiateur-animateur, **Jean-Michel Ballif**, **Gilles Baudry**, soulignait, en expert du verbe, la profondeur du « *voyage* ». **Marie-Josette Le Han**, de l'Université de Brest, évoquait la richesse littéraire des textes, **Christian Roblin** en admirait l'unité, la réussite et l'actualité de ce « *tissage* ». **Michel Brethenoux**, spécialisé dans le verbe « *claudélien* », la symbolique, et le génie de Camille Claudel, trouvait l'occasion de comparer Rilke et Claudel, et se félicitait de l'importance, ici, du Cantique biblique qui inspira au poète chrétien 500 pages de commentaires très personnels. Il félicitait aussi le scénographe pour le choix de l'échelle, signe biblique et universel, tout en se demandant pourquoi l'échelle centrale ne comptait pas les 36 échelons traditionnels, nombre céleste et cosmique, triade reliant Ciel-Terre-Homme, et se bornait à une petite trentaine ... Plus concrètement, **Sœur Édith**, du Carmel de Morlaix, très émue, revivait en ce spectacle et en ses textes, son « *mariage avec le Christ* ».

Bref, le vide, le manque, la distance peuvent être des épreuves, des souffrances. Mais « **LE MAL SERT !** » Il faut ces tremplins pour atteindre une plénitude. L'Oratorio d'Antoine Juliens est un engagement total. Il montre combien sont dépassés l'Art nihiliste, le théâtre de l'Absurde, la culture envahissante de « *la Nausée* ». Et le matérialisme qui exclut toujours les pauvres. Au mal de la désintégration Antoine Juliens réplique justement par ce passage « **De l'Obscur à la Lumière** ». « *Fuis, mon amour !...* » Sans épreuves, pas de Pâque ! *Verbe Sacré* confirme le principe du **dynamisme de la quête pour capter l'Aimé**. Même dialectique dans *l'Art Poétique* de Claudel (1903). On n'atteint l'Amour, « *l'harmonie efficace* » que sur la base, biologique et mystique, de « **la différence-mère et génératrice**. »

Le Télégramme

Landévennec

«De l'obscur à la lumière». Un spectacle magique.

Antoine Juliens interprète «De l'obscur à la lumière» à l'ancienne abbaye.

15 septembre 2012



Le premier des trois spectacles de la troisième édition du Verbe Sacré, «De l'obscur à la lumière», était donné jeudi soir dans les ruines de l'ancienne abbaye.

Hautement symbolique

Dans ce décor prestigieux, sous la voûte étoilée, se déroule la pièce théâtrale, parfois ponctuée par une musique obsédante venue du fond des âges. Cet oratorio, dont le livret et la mise en scène sont signés Antoine Juliens, est une création originale du Teatr'Opera. Sobrement interprété par l'auteur lui-même et par Isabelle Maudet et Jan Debski, sur des textes de Jean de la Croix et de Rainer Maria Rilke, cette œuvre ambitieuse évoque le questionnement de l'homme qui passe «de l'obscur à la lumière», de la résignation et du désespoir à l'espérance.

Pratique La dernière séance a lieu ce soir à 21h à l'ancienne abbaye. Tarifs: 15 €; réduit (moins de 18 ans, étudiants, demandeurs d'emploi, groupes), 10 €. Cet après-midi, à 15h30, table ronde «De l'obscur à la lumière: depuis Salomon monte un chant de l'univers à l'abbaye Saint-Guérolé»; entrée libre, renseignements et réservations musee.landevennec@wanadoo.fr; tél.02.98.27.35.90.